

**« Quelle foire d'empoigne, l'histoire de France ! ¹ »
Jean Anouilh ou la double contestation**

Sylwia Kucharuk
Université Marie Curie
sylwiakucharuk@gmail.com

Mots-clés:

Contestation. Oppression. Révolution. Anouilh. Épuration.

Résumé:

Le présent article se propose d'analyser l'attitude de Jean Anouilh face à la contestation sociale dans le contexte de l'Épuration d'après-guerre, mouvement violent mené contre les collaborateurs, qui a marqué la vie et l'œuvre de l'auteur. Dans les trois pièces analysées (*Pauvre Bitos ou le dîner de têtes*, *La Belle Vie* et *La Culotte*), les deux dernières étant plus tardives, moins connues du grand public et écrites dans le ton satirique, l'auteur semble nous prévenir contre les contestations sociales sanglantes qui ont pour origine l'esprit revanchard et dans lesquelles les anciens opprimés deviennent des oppresseurs parfois encore plus violents.

**«Quelle foire d'empoigne, l'histoire de France!» Jean
Anouilh o la doble denuncia**

Palabras clave:

Denuncia. Oposición. Revolución. Anhouilh. Épuration.

Resumen:

El presente artículo se propone analizar la actitud de Jean Anouilh frente a la denuncia social en el contexto de la Épuration ('Depuración') de posguerra, movimiento violento llevado a término en contra de los colaboradores, que marcó la vida y la obra del autor. En las tres obras analizadas (*Pauvre Bitos ou le dîner de têtes*, *La Belle Vie* y *La Culotte*), siendo las dos últimas más tardías, menos conocidas del público y escritas en un tono satírico, el autor parece advertirnos en contrar de las denuncias sociales sangrientas cuyo origen procede del espíritu vengativo y en las que los antiguos opimidos se convierten en opresores algunas veces incluso más violentos.

¹ Les paroles de Bonaparte dans *La foire d'empoigne* de Jean Anouilh. Anouilh, 1960 : 33.

« En France, aucune dispute ne finit jamais. Chaque régime introduit chez nous des ferments nouveaux de discorde et ne supprime aucun de ceux qui existaient déjà. »

François Mauriac [1967 : 184]

Introduction

À l'heure actuelle, la France connaît une période de manifestations et de revendications, avec le mouvement des Gilets jaunes qui, critiquant le fonctionnement des institutions françaises et la politique fiscale, remet en question l'ordre social, politique et économique. Une grande partie de la population se sent exploitée par le système et dénonce l'injustice sociale. Selon *Le Monde*, cette contestation s'inscrit dans une vague de mouvements sociaux à l'échelle mondiale, nés en réaction à « des régimes politiques vieillissants et à la montée des inégalités »², qui « réclament du changement et demandent des comptes à des élites qu'elles ne comprennent plus »³.

Cela s'inscrit dans l'histoire d'une France qui a connu de nombreux mouvements contestataires, les Français étant souvent considérés comme un peuple qui se bat contre l'injustice et l'inégalité. Depuis des siècles, les hommes de lettres, et parmi eux les auteurs dramatiques, se sont engagés dans ce débat public et se sont exprimés par leurs créations. Parmi ces auteurs, Jean Anouilh semble un cas intéressant, non seulement parce qu'il a été mal jugé de son vivant – on lui a facilement collé des étiquettes injustes et blessantes, mais aussi parce qu'à partir de l'année 1945, d'un auteur qui se tenait à l'écart de la vie politique, même si certains critiques essayaient, contre sa volonté, d'imposer une interprétation politique de certaines de ses œuvres, il est devenu un auteur dans une certaine mesure « engagé ». Les lecteurs/spectateurs moins familiers de son œuvre plus tardive ne connaissent certainement pas cette facette de l'auteur, qui s'exprime par son théâtre sur les grands mouvements contestataires qui ont marqué l'histoire.

² Voir https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/11/08/du-declencheur-local-a-la-revolte-globale-la-convergence-des-luites-dans-le-monde_6018514_4355770.html

³ *Ibidem.*



L'intérêt de la présente analyse peut résider également dans le fait que la voix d'Anouilh est universelle et, restant toujours d'actualité, peut se référer aussi à des contestations sociales présentes de nos jours.

Jean Anouilh et l'Épuration

L'Épuration a été un grand évènement qui a marqué un tournant dans la vie et dans la carrière de Jean Anouilh. Rappelons qu'aussitôt après la Libération, les Français s'en sont vite pris aux collaborateurs. « Femmes tondues sur la place du village, collaborateurs pendus aux lampadaires ou tribunaux populaires prompts à prononcer la peine de mort pour trouver un exutoire à cinq années de guerre, dont quatre sous le régime de Vichy »⁴ étaient chose courante dans le paysage et le climat de l'après-guerre. Robert Aron, historien et auteur d'un des plus grands travaux sur cette période controversée, cite un passage du sermon de Pâques du R.P. Panici à Notre-Dame en 1945 :

D'innombrables arrestations illégales, bien plus tout à fait arbitraires, quand ce n'était pas de simples vengeances... des massacres sans jugements, des tortures exercées sur des prisonniers par leurs geôliers irréguliers, exercées même sur des condamnés avant leur exécution, des assassinats de personnes acquittés ou graciés par des misérables envahissant des prisons pour assouvir leur vengeance, la délation [...] [Aron 1959 : 596]

Aron estime qu'« un Français sur mille environ aurait été la victime des excès meurtriers commis à la Libération. Chiffre suffisant pour créer une psychose qui ne cessera de peser dans les souvenirs des survivants. » [1959 : 613]

Bien qu'apolitique – pendant la guerre, il a continué à écrire ses pièces et a en quelque sorte plané dans le monde imaginaire de sa création –, Anouilh a dû faire face à cette « psychose ». Comme d'autres personnalités,

⁴Voir <https://www.franceculture.fr/histoire/non-lepuration-na-pas-ete-sauvage-apres-la-seconde-guerre-mondiale>



lui aussi a été obligé de rendre des comptes de son activité pendant l'Occupation. Comme le constate Jacqueline Blancart-Cassou :

Heureux ceux qui peuvent prouver qu'ils ont été « résistants », même s'ils le sont devenus récemment, quand ils ont senti tourner le vent ! Anouilh ne cherchera pas à le faire ; il est demeuré à l'écart des choix politiques, comme toujours – au dire de sa fille Colombe – il n'a jamais voté de sa vie, en sorte qu'il ne s'est compromis dans aucun des deux camps. [Blancart-Cassou, 2014 : 51]

Il est vite apparu qu'il ne manquait pas des détracteurs, parmi lesquels Armand Salacrou, son confrère et rival, qui ont trouvé des arguments⁵ pour l'accuser de collaboration. Finalement, Anouilh ne sera pas sanctionné, mais ces accusations injustes le marqueront pour toujours. Comme le constate Anca Visdei [2010 : 111] : « Même s'il fait face avec succès à la délation, à l'envie, à la calomnie, son cœur est atteint ». Il est très probable que c'est cela qui l'a poussé à s'engager dans la défense de Robert Brasillach, homme de lettres condamné à mort pour des écrits pro-nazis, qu'il connaissait à peine⁶. Anouilh a entrepris une pétition pour obtenir pour lui la grâce du général de Gaulle. Il a réussi à recueillir cinquante-cinq signatures de grandes personnalités comme Paul Valéry, François Mauriac, Georges Duhamel, Paul Claudel, Jean Cocteau, Marcel Achard, Albert Camus, André Obey, Marcel Aymé, Colette, Gabriel Marcel, pour n'en citer que quelques-unes. Mais de Gaulle reste intransigent et Brasillach est fusillé, ce qui remplit Anouilh d'amertume et le blesse profondément. Il continue à écrire, mais son œuvre change visiblement. Non seulement il la parsème d'allusions⁷ à l'Épuration (par exemple dans *La Foire d'empoigne*, *Les Poissons rouge* ou *Mon père ce héros*, *Tu étais si gentil quand tu étais petit*), mais aussi, il crée plusieurs pièces sur le thème de la contestation sociale, en rendant chaque fois visible le parallélisme. C'est ainsi qu'il associe les révolutions – française, russe ou féministe, qu'il

⁵ Voir Visdei, 2010 : 106 ; Comminges de, 1977 : 65-72.

⁶ Voir Anouilh, 2000 : 73.

⁷ Voir Sichi, 2010 : 129- 137.



imagine « dans un futur proche » – à des contestations sociales faites « pour l’homme » mais « sans souci des hommes » [2007b : 247], comme à l’époque de l’Épuration. Selon lui, toutes se déroulent selon le même scénario : elles ont les mêmes origines, le même déroulement et les mêmes conséquences. Essayons de discerner quelques éléments du mécanisme contestataire tels que les voit Anouilh.

« Toutes les révolutions commencent par une épuration imbécile et brutale » [1980 : 12]

Anouilh situe l’action de *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes* sur deux plans spatio-temporels parallèles pour donner une image complète de la brutalité des temps. Le premier, c’est la Libération. Le personnage éponyme vient d’être nommé substitut du procureur général et s’engage avec ardeur dans les procès d’épuration :

PHILIPPE : Il fait du zèle ?

MAXIME : C’est peu dire. Il se croit Robespierre. La Justice immanente est en marche et c’est lui. La rigueur et la vertu du peuple sont dans nos murs. Notre petite ville pourrie n’a qu’à bien se tenir. Il se promène avec son fer rouge dans la serviette façon veau qui ne le quitte jamais ; il nous marquera tous. Nous n’y couperons pas. [2007b : 183]

Maxime, ami d’enfance de Bitos, l’invite à un « dîner de têtes », pendant lequel tous les invités, déguisés, sont censés jouer des personnages de la Révolution française. Il le fait pour ridiculiser Bitos et pour se venger de ses actes ignobles. Notamment, Bitos a fait fusiller un de leurs amis communs, un milicien arrêté après la Libération et condamné à mort, pour pouvoir ensuite réquisitionner son appartement. Pendant le dîner, Bitos joue le rôle de Robespierre, rôle qu’il incarne avec un plaisir non dissimulé.

L’action du second plan spatio-temporel constitue une sorte de flash-back et se déplace aux temps de la Révolution française. Bitos devient « vraiment » Robespierre et, avec la même véhémence, réalise ses objectifs révolutionnaires, qui font allusion à l’Épuration. Il crie : « Beaux Français,



beaux messieurs, beaux mâles, je vous le ferai passer le goût de vivre et d'être des hommes ! Je vous ferai propres, moi ! » [2007b : 249]

Dans une deuxième pièce, *La Belle Vie*, pièce tardive moins connue du grand public, les communistes s'emparent du pouvoir et visent à éliminer tous les aristocrates qui sont accusés d'avoir « sucé le sang du peuple » [1980 : 23], accusation qui, d'ailleurs, revient comme refrain dans plusieurs pièces anouilhienues :

Le Commissaire : Vous êtes des chiens, des vipères lubriques, des sangsues qui ont sucé le sang du peuple et vous payez maintenant. Vous avez entendu des salves à la prison ? Tous vos pareils passeront à la casserole et vos enfants de moins de quinze ans – après un temps de rééducation – à l'usine ! On tâchera de leur apprendre à vous oublier et à accéder à la dignité d'ouvrier. Seulement, ils ne pourront jamais dépasser l'échelon manœuvre balai. Ouvrier spécialisé et [...] les études pour devenir ingénieur, pas question ! Ils ne sont pas assez bien faits pour ça [...] Pour les adultes, élimination physique pure et simple. [1980 : 33-34]

Dans une troisième pièce, *La Culotte*, qui date de 1978, Anouilh présente une révolution féministe qui a mis fin « à la suprématie du mâle » [1978 : 41]. La société phallocrate où l'homme, « sournois, hypocrite, sûr de lui et dominateur » [1978 : 131], avait réduit la femme à un objet de marché « pour mieux la dominer et diminuer » [1978 : 131], a cédé la place à une société matriarcale dans laquelle « tout pouvoir, toute autorité, toute propriété émane du ventre » [1978 : 59]. Même si la prise de pouvoir s'est faite de façon légitime et pacifique, par des élections, les objectifs révolutionnaires sont réalisés par des actes de brutalité. Les hommes, au moindre prétexte, sont émasculés ou internés dans des camps de travail disciplinaires. Ils vivent dans la marge de la société et sont privés de droits.

À cette image terrible de la révolution présentée dans les pièces de notre corpus, on pourrait encore ajouter un commentaire très éloquent, une allusion à l'Épuration faite par le pianiste de l'orchestre dans *Tu étais si gentil quand tu étais petit* :

Dans tout Argos libéré, demain ce sera comme ça. On tondra les filles, on mutilera les hommes, on traînera jusqu'aux poteaux d'exécution, couverts



de crachats et de coups, des gamins de 18 ans qui s'étaient engagés dans la garde d'Égisthe. C'est comme cela qu'une ville occupée se redonne bonne conscience. [2007b : 998]

En effet, dans toutes les pièces anouilhennes qui abordent de façon plus ou moins explicite la problématique révolutionnaire ou contestataire, les opprimés deviennent à leur tour oppresseurs. L'oppression reste présente, elle a tout simplement « changé de camps » [Blancart-Cassou, 2007 : 137], comme pendant l'Épuration, où « des hommes qui venaient de gagner un combat sur la barbarie devenaient barbares à leurs tours ». [2010 : 108]

« C'est cela qui doit être beau dans les révolutions, voir crever ceux qui étaient heureux ». [2007a : 502]

Anouilh n'épargne ni les dirigeants ni les participants de la révolte et met en question leurs intentions. Dans *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes*, les deux bourreaux s'inquiètent de leur avenir, car les exécutions sont de plus en plus rares. L'un d'eux constate : « Oh ! Tu sais, les exécutions. C'est plus l'enthousiasme du début. [...] Ma femme, aux premières, elle était enragée. Dès le matin, elle filait là-bas avec un tricot pour être bien placée [...] Elle s'en est lassée, comme les autres... » [2007b : 228]. Pour le peuple, les exécutions sont une sorte de divertissement, comme à l'époque des gladiateurs. Le premier enthousiasme passé, c'est le côté sanitaire qui l'inquiète le plus. L'inhumanité des exécutions ne le préoccupe guère. Anouilh ridiculise la bassesse et dénonce l'insensibilité du peuple, force motrice des mouvements contestataires :

Joseph : Les gens, à la longue, ils trouvent que ce n'est pas sain, tous ces cadavres. Ils craignent les épidémies. [...] Tu comprends, on peut exécuter, c'est entendu, mais il faut tout de même pas se moquer du monde ! Je te dis que le peuple en a assez. Il commence à penser à sa santé, le peuple. Résultat, on va tuer de moins en moins [...] [2007a : 228]



Malgré les attentes, la révolution n'a pas amélioré la situation économique du peuple. Au contraire, elle a facilité des abus de toute sorte. Les uns se sont fait de faux certificats pour prouver leur participation à la prise de la Bastille, pour obtenir « les bonnes places » qui étaient attribuées seulement aux « bastillards ». Les autres se sont enrichis sur le malheur des aristocrates en acceptant les pots-de-vin offerts par les familles des condamnés.

Néanmoins, le plus grand reproche d'Anouilh aux contestations sociales est de se réduire ou d'aboutir à des règlements de compte qu'on cache sous l'idéologie progressiste à la mode. Tous les dirigeants « révolutionnaires » sont présentés sous un mauvais jour, en hypocrites. Ils se servent des grandes idées et de la propagande pour réaliser leurs propres objectifs :

Le Gros Homme d'Affaires : Toutes les révolutions commencent par une épuration imbécile et brutale. On en profite pour liquider le voisin parce qu'il avait un peu trop regardé votre femme. Ou les créanciers trop pressants. Le patriotisme exacerbé et la défense de la cause du peuple ont toujours beaucoup contribué à l'extinction des dettes. En période de crise, la dénonciation du locataire est aussi la façon la plus élégante de se procurer un appartement. [1980 : 12]

La réquisition d'appartement pour son compte personnel est aussi reprochée à Bitos qui, en tant que substitut de procureur, abuse de son pouvoir. C'est un des personnages anouilhiens les plus repoussants. Aveuglé par la haine, il n'hésite pas à condamner à mort ses amis. Il est sans scrupules, cruel et prêt à tout pour atteindre son but. Au fond, il est bourré de complexes qui l'empêchent de s'adapter à la société. Alors il se venge de tous, pour l'humiliation, la pauvreté et les peines physiques subies à l'école. En fait, comme le constate un des personnages, il « tue parce qu'il n'a pas réussi à grandir » [2007b : 248]. Il déteste toute l'humanité et ses concitoyens en particulier :



Robespierre/Bitos : Je n'ai pas grandi. Je hais encore les hommes ... [...] Ah ! Vous avez encore envie d'aimer tous ? Ah ! on danse encore tous les soirs sur la place des villages pendant qu'il y a le monde à changer ? Ah ! Il n'y a rien aux devantures, au prix taxé, mais on achète encore, par derrière, même les plus pauvres, pour mieux manger ? Ah ! Les marchandes de modes tentent de rouvrir boutique, alors qu'il n'y a même plus de pain ? Ah ! On veut être belles, on veut vivre quand même ? (*il crie* :) Est-ce que je vis, moi ? (*Il les regarde haineux, terrible et siffle entre ses dents* :) Beaux Français, beaux messieurs, beaux mâles, je vous le ferai passer le goût de vivre et d'être des hommes ! [2007b : 249]

C'est aussi la vengeance personnelle qui motive l'action des personnages de *La Culotte* et de *La Belle Vie*. Dans la première pièce, Ada accuse son mari Léon d'avoir fait un enfant à la bonne. Elle l'a attaché à un poteau de torture et lui organise des séances d'autocritique. Anouilh laisse entendre clairement qu'elle est devenue militante engagée du mouvement féministe pour des raisons personnelles. La révolution lui donne l'occasion de prendre sa revanche sur son mari et d'obtenir qu'il soit jugé et condamné.

Ada : Mon mari est le type même du phallocrate sûr de lui et dominateur – comme disait le général de Gaulle, qui s'y connaissait ! Il m'a tout pris : ma virginité, ma belle jeunesse, mes illusions, ma dot, mes bonnes, les unes après les autres (sauf les laides) mes meilleures amies de pension ! [...] Il vient d'achever de me bafouer en faisant, sous mon propre toit, un enfant sénégalais à une fille à mon service. La coupe est pleine ! Au nom de la liberté et de la dignité de la femme française reconquise, au nom de toute la Résistance Féminine et de ses martyres, je réclame contre lui une juste et sévère application de la loi. [1978 : 129]

Dans *La Belle Vie*, Albert, ancien domestique de famille aristocrate et à présent militant de la révolution, avoue à ses anciens maîtres comment il se vengeait d'eux à l'époque de ses services ; il leur annonce avec satisfaction : « Maintenant que la Révolution est faite je ne pisserez plus dans votre café » [2007b : 51]. Sa vengeance est déjà accomplie, car désormais c'est lui qui leur donne des ordres. En plus, ses anciens maîtres sont emprisonnés et réduits en quelque sorte à un rôle de spécimens d'une espèce en voie de disparition. Ils ont été épargnés pour une seule raison : parce qu'ils sont utiles au nouveau pouvoir. On les a en effet installés dans



une ancienne demeure aristocratique où ils doivent se donner en spectacle, « comme au zoo », devant le peuple qui vient chaque soir s'instruire des défauts des aristocrates et raviver sa haine envers cette classe sociale presque disparue. Pendant ces visites guidées, Albert présente avec satisfaction ses anciens maîtres sous leur mauvais jour en accentuant leur richesse et leur futilité :

Camarades, comme vous le voyez, sur le coup de dix heures, les bourgeois se faisaient servir des orangeades et des sorbets. Les sorbets c'était des glaces aux fruits pour les aider à digérer tout ce qu'ils avaient mangé au détriment du peuple. [...] Une robe, comme celle que vous voyez sur le dos de la jeune bourgeoise qui est au piano, pouvait valoir, à peu de chose près, six à huit mois de salaire d'un travailleur chargé de famille. (*Les visages de la foule : sur les uns, c'est l'indignation. Sur ceux de jeunes femmes dont les yeux brillent, c'est l'admiration*) [...] En tout cas, calculez combien ça pouvait coûter au peuple chaque année une femme comme ça... [1980 : 87]

Quand le jeu des acteurs – qui sont obligés de se montrer pires qu'ils sont en réalité – ne donne pas l'effet attendu sur le public, c'est-à-dire quand le public n'est pas assez indigné par le comportement « des sangsues », Albert leur fait des reproches et même, les menace : « Vous vous êtes mis au lit sans vous disputer et le public a été déçu. Il y a eu des plaintes. Je trouve que vous vous relâchez. Ne m'obligez pas à faire un rapport contre vous au camarade commissaire » [1980 : 89]. Car s'ils déçoivent, ils risquent d'être fusillés comme les autres aristocrates victimes de la révolution.

« Un monde absurde où la vérité coûte cher » [1978 : 64]

Les pièces analysées montrent un monde né après la révolution, qui, malgré les victimes, n'est pas du tout meilleur que le précédent, même si la propagande essaie de prouver l'inverse. Voici quelques acquis de la révolution de *La Culotte*, qu'Anouilh ridiculise de façon évidente:

Lebelluc : Que voyons-nous aujourd'hui où la lumière du féminisme triomphant baigne de sa joyeuse clarté notre douce France immortelle ? La



justice, enfin ! La vieille malédiction d'Adam dont l'homme s'enorgueillissait tant, avec le service militaire : elle l'assume ! Elle gagne son pain à la sueur de son front. [1978 : 132]

Les féministes déclarent leur volonté de continuer leur lutte contre l'injustice et se révoltent même contre les lois de la nature, ce qui met en évidence leur démesure.

Lebelluc : L'injustice persiste [...] L'homme n'accouche pas encore dans la douleur. Et devant cette injustice, notre conscience se révolte ! [...] Mais je sais qu'on y pense en haut lieu, sous la vive impulsion de la Présidence de la République toujours attentive à l'évolution des mœurs et que des commissions de sages, déjà constituées, se penchent en ce moment même sur ce problème. Attendons, avec confiance, l'avenir de l'égalité absolue !
» [1978 : 132]

Dans la nouvelle société, la loi favorise de façon évidente la femme. Elle a tous les droits, même les plus absurdes, au détriment de l'homme, qui est au contraire privé des droits les plus élémentaires. Non seulement, il n'est plus chef de la famille, il ne peut plus ni corriger les enfants, ni donner des ordres aux domestiques, car les hommes, en tant que groupe social, sont placés au plus bas de l'échelle sociale. Sans un visa spécial, l'homme ne peut pas non plus quitter le pays sous peine d'être interné. Il ne lui reste plus qu'à s'adapter au nouvel ordre en subissant l'opération de la castration, ou à se travestir. Tout cela résulte du nouveau code pénal instauré par les féministes, qui contient des lois absurdes et qui favorise l'inégalité entre sexes, mais avec cette fois-ci l'homme comme victime. En voici un exemple éloquent :

La Présidente : Je leur signale – quoique nul ne soit censé ignorer la loi – que l'ancien code tenait pour nul tout témoignage à charge d'un membre de la famille de l'accusé. Le nouveau code, issu de la Révolution, reconnaît, dans son article 18, à tout membre féminin de la famille, le droit de témoigner à charge contre un membre masculin – sans que ce témoignage soit fait sous la foi du serment. Le législateur a voulu, par-là, marquer sa volonté de défendre et d'affirmer les droits d'affabulation intuitive de la femme – si longtemps méconnus. [1978 : 93]



Dans la citation ci-dessus, Anouilh se réfère encore une fois à l'Épuration, mais cette fois-ci, à l'arbitraire de la justice caractéristique de cette époque controversée. Il y fait d'ailleurs allusion dans toutes les pièces analysées. À titre d'exemple, citons les paroles de Brassac-Tallien dans *Pauvre Bitos* : « En France on trouve toujours un général pour signer un décret ou pour refuser une grâce et, si on n'a pas le texte de la loi qu'il fallait, on le fait, avec effet rétroactif, bien entendu ! On a des manières. On tue, soit, mais on y met des formes. » [2007b : 242] Ou encore, cette déclaration de Bitos-Robespierre : « L'arbitraire des rois est un crime ! L'arbitraire des peuples ou de ceux qui le représentent est sacré ! » [2007b : 242]

Le nouveau monde présenté par Anouilh est organisé selon le modèle du système totalitaire, avec une propagande omniprésente, qui propage la haine envers un ennemi bien précis, avec un système juridique arbitraire qui sème l'injustice et la terreur, dans lequel une classe sociale est privilégiée au détriment d'une autre qui est à son tour opprimée et persécutée. Même si on espérait un monde meilleur, il n'en reste que des illusions perdues. Les seuls à avoir réellement profité de la contestation sociale, ce sont les individus qui ont tout simplement réglé leurs comptes personnels et à qui l'idéologie progressiste a servi de couverture pour atteindre leurs buts et assouvir leurs ambitions. Il en résulte que la vision d'Anouilh est plutôt pessimiste. Il démontre « l'inutilité profonde, voire l'absurdité, de l'espoir de fonder un monde meilleur » [2007 : 137], car, en secouant l'ancienne oppression, « on ne parvient pas à créer l'égalité ni la justice. » [2007 : 137]

Conclusion

À travers les pièces analysées, Anouilh apparaît lui-même comme un contestataire qui nous prévient contre la contestation sociale, d'où la « double contestation » signalée dans le titre de cet article. Il semble évident qu'il la perçoit par le prisme de l'Épuration, épisode troublé qui l'a marqué



pour toujours. Mais aussi, il observe un cercle vicieux dans l'histoire de tous les mouvements contestataires : « l'humanité étant ce qu'elle est, les opprimés d'hier deviendront les pires oppresseurs » [2007 : 66]. Tout porte à croire que l'auteur qui, pendant sa carrière, a été accusé d'anarchie ou de fascisme, pour ne citer que quelques-unes des étiquettes⁸ qui lui ont été collées promptement par ses détracteurs, semble préférer dans ses pièces tardives une attitude conformiste. Il y conseille plutôt d'apprécier « les douceurs de l'amitié et de l'amour » [2007b : 245] au lieu de suivre des grandes idées et la vaine révolte.

Pourtant, il semble plus juste de le situer plutôt quelque part entre le conformisme et la contestation, car il ne remet pas en question la contestation en tant que telle, mais surtout ses méthodes, basées sur la haine, la brutalité et la terreur. Il s'oppose à ces procédés, car selon lui « les vraies révolutions sont lentes et elles ne sont jamais sanglantes. » [2007 : 213-214] Comme le dit Vulture à Bitos-Robespierre : « Le sang, c'est toujours pour payer la hâte de quelques hommes comme vous, pressés de jouer leur petit rôle ». [2007b : 214] Voilà en quelque sorte la quintessence de son idée.

Les allusions au monde du théâtre ne sont pas non plus négligeables, elles sont nombreuses dans les pièces analysées, comme dans toute son œuvre⁹. Les personnages de *Pauvre Bitos* jouent les révolutionnaires pour s'amuser, les aristocrates de *La Belle Vie* jouent leur propre rôle pour distraire le peuple, les personnages de *La Culotte* portent un faux nez comme des clowns. Est-ce pour montrer que la révolution n'est qu'un jeu d'acteurs qui fait partie du *theatrum mundi* ? Pour tendre aux personnages un miroir grossissant ? Pour se distancier des événements trop blessants ? Ou peut-être pour souligner la fausseté des idéologies présentées ? La question reste ouverte. Néanmoins, étant donné le ton satirique de ces pièces et le penchant d'Anouilh pour le jeu¹⁰ avec le lecteur/spectateur, on peut aussi considérer ce double jeu comme un clin d'œil de l'auteur, une

⁸ Voir Mercier, 1995 ; Anouilh, 1990.

⁹ Voir Kucharuk, 2019.

¹⁰ Voir Blancart- Cassou, 2007



invitation à ne pas prendre trop au sérieux ce qu'il dit dans ses pièces. Ne serait-ce que pour ne pas être contesté.

BIBLIOGRAPHIE

- ANOUILH, Caroline, *Drôle de père*, Neuilly-sur-Seine, Éditions Michel Lafon, 1990.
- ANOUILH, Jean, *La Belle Vie*, Paris, La Table Ronde, 1980.
- _____, *La Culotte*, Paris, La Table Ronde, 1978.
- _____, *En marge du théâtre*, Paris, La Table Ronde, 2000.
- _____, *La foire d'empoigne*, Paris, La Table Ronde, 1960.
- _____, *Théâtre I*, Paris, Gallimard, 2007a.
- _____, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 2007b.
- ARON, Robert, *Histoire de la Libération de la France*, Paris, Cercle du Livre, 1959.
- BLANCART-CASSOU, Jacqueline, *Anouilh*, Paris, Pardès, 2014.
- _____, *Jean Anouilh, les jeux d'un pessimiste*, Aix-en-Provence, Université Aix-en-Provence, 2007.
- COMMINGES DE, Élie, *Anouilh, littérature et politique*, Paris, Nizet, 1977.
- KUCHARUK, Sylwia, *Jean Anouilh. En quête de la métathéâtralité*, Lublin, Wydawnictwo UMCS, 2019.
- MAURIAC, François, *Mémoires politiques*, Paris, Grasset, 1967.
- MERCIER, Christophe, *Pour saluer Jean Anouilh*, Paris, Bartillat, 1995.
- SICHI, Gérard, « Anouilh et son temps : les allusions à l'actualité » in *Études littéraires*, vol. 41, num. 1, Laval, 2010, pp. 129-143.
- VISDEI, Anca, *Anouilh, un auteur « inconsolable et gai »*, Paris, Association Les cygnes, 2010.
- BOURCIER, Nicolas, THIBAUT, Harold, LECLERC, Aline, DAGORN, Gary, « Du déclencheur local à la révolte globale : la convergence



des luttes dans le monde » [en ligne] dans *lemonde.fr*,
https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/11/08/du-declencheur-local-a-la-revolte-globale-la-convergence-des-luttes-dans-le-monde_6018514_4355770.html [20. 09.2020]

LEPRINCE, Chloé, « Non, l'épuration n'a pas été "sauvage" après la Seconde Guerre mondiale » [en ligne] dans *culturefrance.fr*
<https://www.franceculture.fr/histoire/non-lepuration-na-pas-ete-sauvage-apres-la-seconde-guerre-mondiale> [20.20.2020]

